

LAURENCE PEYRIN

L'aile des vierges

roman

CALMANN
LÉVY

© Calmann-Lévy, 2018

COUVERTURE

Conception graphique : Dorian Danielsen

Photographie : © Amy Weiss / Arcangel Images

ISBN 978-2-7021-6176-0

PROLOGUE

5 avril 2010 – New York

Les marches du musée en bordure de Central Park ne suffisaient pas à contenir la foule brillante et pomponnée. Il avait fallu interrompre la circulation sur quatre ou cinq blocs, et ce n'étaient que klaxons furieux aux carrefours – dans cette ville, il y avait plus de treize mille taxis qu'il ne fallait pas trop agacer.

Celui qui avait déposé Talia avait sifflé entre ses dents :

« Ils nous emmerdent avec leurs expos de riches.

— Ce n'est pas une exposition, c'est l'ouverture d'une galerie », avait rétorqué Talia en sortant son porte-monnaie. Et puis, pensant que le chauffeur, afro-américain comme elle, partagerait sa fierté : « Michelle Obama sera là. C'est pour ça qu'ils ont bloqué le quartier.

— Ah, s'extasia en effet le taxi. Michelle O.! »

Il eut un silence respectueux pendant que sa passagère comptait sa monnaie. C'était peu dire que l'élection de Barack Obama avait exalté New York – et Harlem, en particulier, pas si loin du musée, au nord du parc. Talia

y habitait l'une de ces maisons de grès rouge où l'on partageait ses révoltes et ses enthousiasmes le soir autour d'un thé, assis sur le perron avec ses voisins.

Pour l'instant, c'était l'état de grâce. Après des années de conservatisme, on espérait tant du jeune président.

« Michelle O., répéta le chauffeur. Magnifique, hein, petite sœur? C'est une expo sur les Obama?

— Le baptême d'une galerie, rectifia de nouveau Talia en sortant de la voiture. Et non, pas pour les Obama. Pour mes grands-parents. »

Elle lança un clin d'œil souriant au type ébahi et claquait la portière.

La jeune femme se fraya un passage dans l'élégant essaim au pied du bâtiment blanc, tenant sa jupe de cocktail à deux mains pour ne pas se prendre les pieds dedans. Punaise, elle détestait faire la belle, comme ça. Les escarpins, c'était impossible.

Où donc étaient passés son frère et ses cousins, dans cette cohue? Elle avait accepté d'être la porte-parole de la famille, d'accord, elle savait faire, elle était avocate. Mais à cet instant, elle aurait bien eu besoin qu'on l'épaula.

« Talia! l'accueillit la chargée de communication du musée, veillant en haut des marches. Je m'inquiétais!

— Le trajet en taxi, Myriam... »

Talia trouvait cette Myriam vertigineuse, avec ses talons, sa longue frange lisse d'un improbable gris bleuté, sa façon de saluer chaque personne croisée par son prénom.

« Venez voir où nous avons finalement installé la visioconférence », dit-elle en fendant les groupes babillants de happy few, de stars pop et de passionnés du musée.

Talia eut un mouvement de recul devant l'écran placé dans le hall.

« Vous savez, Myriam, je ne sais pas si ma grand-mère donnera une conférence. Ce sera sans doute plus court. Un simple discours de remerciements, voyez-vous. »

Myriam eut l'air vaguement contrariée – ce qui se manifesta par un geste furtif sur sa frange. « Bien. Mais je l'ai eue au téléphone et elle me semble en bonne forme. N'est-ce pas ?

— Elle l'est. Et elle est très touchée par l'honneur qui leur est fait, à elle et à mon grand-père.

— Un héros, votre grand-père.

— Malheureusement, je ne l'ai pas connu. Je n'ai pas eu cette chance. »

Mais elle avait la chance d'être la descendante d'un couple mythique. À y penser, elle était parfois saisie d'une fierté pétrifiante. Cet héritage, fallait-il en être digne...

« Venez voir, dit Myriam en la conduisant vers l'entrée de la galerie. Tous deux méritent leur nom ici. Pour leurs engagements. Et les objets symboliques que votre grand-mère nous a fait parvenir. Quel dommage qu'elle ne puisse plus se déplacer. »

Talia posa les yeux sur le voile qui masquait encore la plaque.

Mon Dieu, se dit-elle, enivrée par le murmure hypnotique de la foule qui se rapprochait.

Une simple gravure sur quelques dizaines de centimètres de marbre.

L'histoire d'une vie.

I

Comté du Kent, Angleterre, 1946

Si la vie avait obéi à une logique, Maggie Fuller aurait été médecin à Folkestone, figure d'autorité établie dans une maison en brique et silex du front de mer, notoirement qualifiée pour soulager les lumbagos des manutentionnaires du port, prévenir le scorbut des matelots au long cours et traiter leurs maladies vénériennes.

La grand-mère de Maggie, Augusta O'Neill, avait été infirmière et membre de l'Union sociale et politique des femmes. Interpellée avec ses amies suffragettes pour avoir perturbé une réunion du Parti libéral en 1905, elle avait choisi la prison plutôt que de s'acquitter d'une amende. Plus tard, Augusta et ses copines mirent le feu à un terrain de golf et à un club de bridge – domaines de la souveraineté masculine –, firent une grève de la faim, défilèrent dans les rues de Londres et finirent par obtenir un embryon de droit de vote en 1918, sous certaines conditions d'âge et de profession.

La mère de Maggie, Elizabeth O'Neill, avait refusé de porter le nom de son époux, considérant cet usage contraire au principe d'égalité des sexes. En 1928, lorsque

la loi définitive sur le suffrage des femmes – toutes les femmes – fut adoptée, elle alla voter en pantalon. Elizabeth exerçait comme sage-femme à l'hôpital, se mêlait de contraception au dispensaire – et sans doute était-elle faiseuse d'anges quand les hommes avaient manqué de responsabilité.

Alors, par atavisme, Maggie Fuller, née O'Neill, n'aurait eu aucun mal à manipuler les lombaires des mécaniciens des ferries ou à panser les plaies des marins pêcheurs – ni aucun scrupule à jeter un œil réprobateur dans leurs caleçons.

Mais, à moins de naître avec une cuillère en argent dans la bouche, la vie n'avait jamais obéi à une quelconque logique – ni morale ni politique, et surtout pas celle d'une femme –, alors que la constance avec laquelle les tuiles vous tombent sur le coin de la figure peut avoir une vraie cohérence : voir la guerre arriver, épouser le mauvais type, tout perdre. Imparable.

C'est cette absence de logique qui conduisait aujourd'hui Maggie Fuller sur le chemin détrempe de Sheperd House, le manoir le plus majestueux du Kent après le château de Leeds, féerie médiévale se mirant dans l'eau lisse à quelques kilomètres au nord.

Ce premier jour d'avril, Maggie Fuller allait commettre l'impensable. À chaque pas, elle se sentait rapetisser, comme dans l'un de ces contes de fées que sa mère répugnait à lui lire – il semblait que, dans la famille, on ait du mal avec Cendrillon et les tâches ménagères en particulier. Et, en général, avec le prince charmant comme aspiration féminine, mais ça, c'était une autre histoire.

À l'instant où elle franchirait les portes de Sheperd House, Maggie la résistante héréditaire s'effacerait jusqu'à

devenir un personnage fictif, petit désastre en jupe de bonniche qui récurerait les sols en rêvant d'un monde meilleur.

Et, pour une fois, elle se félicitait de n'avoir plus aucun parent vivant pour attendre le récit coupable qu'elle ferait de cette journée de malheur.

Elle s'arrêta pour souffler et leva les yeux sur le palais où s'écrirait son histoire à elle, Cendrillon d'après-guerre. Ici il n'y avait pas de douve, pas de cygnes blancs et noirs glissant sur le lac comme à Leeds, mais Sheperd House était faite des mêmes pierres canoniques – à tout instant, on avait l'impression que ses façades allaient tomber à genoux et la caillasse dégringoler vers les falaises en contrebas. Même les raids de la Luftwaffe pendant le Blitz de 1941 l'avaient épargnée, les Allemands croyant laisser au salpêtre le travail des bombes. Raté.

Si ses murs affichaient l'héritage vétuste du XVII^e siècle, le château était entretenu avec finesse, comme on restaurerait par petites touches un tableau ancien. L'une des dynasties les plus riches du comté y vivait depuis le règne des Stuart – pour la population révérencieuse du coin, autant dire depuis la période où les diplodocus broutaient dans les arbres.

En plus d'un titre héréditaire, les Lyon-Thorpe devaient leur prospérité à la construction navale. Tirant parti de ce que la mer avait à offrir au sud du Kent et de la révolution industrielle, la famille n'avait pas attendu ses pairs pour faire entrer la gentry dans l'ère moderne. Et l'argent appelant l'argent, la vie à ces hauteurs retrouve une certaine logique, quand on y pense.

Après avoir observé un moment le ballet des mouettes au-dessus des tourelles, Maggie Fuller, elle, se tordait les

chevilles dans ses chaussures à 3 pence. Le sol gras, les cailloux glissants, le chemin vers Sheperd House était décidément pavé de mauvaises intentions. Mais nécessité faisait loi, n'est-ce pas ? Et veuvage faisait misère.

Elle s'arrêta de nouveau, les mollets douloureux, et crut voir des meurtrières percer les tourelles, des pointes de hallebardes pointées sur elle – déjà l'édifice enveloppé de brume se jouait de son féminisme avorté. Dans sa nuque, la bruine démolissait sournoisement la masse travaillée du chignon dépassant de son chapeau. Elle aurait dû se faire couper les cheveux pour faire meilleure impression, mais elle n'avait plus un sou. Et puis cette coquetterie n'aurait masqué qu'un sacrifice supplémentaire.

Le sud du Kent, jardin de l'Angleterre, avec ses vergers et ses houblonnières, était d'ordinaire la région la plus ensoleillée du royaume ; aujourd'hui, Maggie voyait le ciel d'un gris ferreux s'abattre sur elle, comme un couvercle sur un faitout. Un vent loyal à son ascendance la repoussait à chaque pas vers les falaises d'argile qui tombaient tout droit dans la Manche. Deux pas en avant, un pas en arrière. Son horizon rétrécissait.

Maggie Fuller, piètre descendante d'Augusta et Elizabeth O'Neill, avait vingt-six ans depuis deux jours, elle était en pleine santé, beaucoup plus robuste que ses chevilles et ses poignets fins ne le laissaient penser, et elle avait l'esprit vif – parfois incisif.

Mais, devant cette porte en bois massif ornée des armoiries bêcheuses des Lyon-Thorpe – un lion, qui l'eût cru ? ironisa-t-elle *in petto* –, elle ne s'était jamais sentie aussi proche de sa propre mort.

« À Sheperd House, nous avons conservé le fonctionnement edwardien. Pour une maison de cette taille, c'est beaucoup plus adapté. »

En tant que gouvernante, Bertha Stanfield échappait à l'uniforme, mais son austère tenue de ville semblait tout de même vouloir la tenir à sa place – très en dessous de la maîtresse de maison. Chemisier blanc à col rigide, gilet gris, jupe au mollet, malgré toute son autorité sur le petit personnel on ne risquait pas de la confondre avec Lady Philippa Lyon-Thorpe, dont le portrait emplumé, enrubanné, doré sur tranche, était posé sur la console juste à côté d'elle, comme un rappel à sa condition.

« Lady Philippa vous recevra si nous nous entendons, dit Bertha, surprenant le coup d'œil de Maggie. Ce dont je ne doute pas. Vous nous avez été recommandée par le Dr Heady, et Lady Philippa accorde beaucoup de crédit au Dr Heady. Il a mis au monde ses trois enfants. Du thé? »

Maggie opina, observant cette femme massive et sans âge s'appliquer à donner un peu de grâce à ses gestes au-dessus du plateau en argent. *Un fonctionnement edwardien*. Elle était censée savoir ce que cela signifiait, aussi elle se retint de poser la question. De toute façon, il ne pouvait s'agir que d'un rapport de domination, une échelle de pouvoirs savamment saupoudrés pour que ça ne sente pas trop l'esclavage moderne.

« Le poste de femme de chambre ne demande pas de compétence particulière, sourit poliment Bertha Stanfield en lui tendant sa tasse. Il s'agit ni plus ni moins de faire ici ce que toute femme se doit de faire chez elle. Nous connaissons toutes parfaitement notre rôle, n'est-ce pas Mrs Fuller? »

La jolie tasse en porcelaine trembla dangereusement dans la main de Maggie, une boule se coinça dans sa gorge. Bon sang, elle n'aurait jamais cru que la complicité féminine puisse être aussi écœurante. À cet instant précis, elle ne savait plus ce qui la retenait d'aller vendre ses charmes sur le port plutôt que de vider des pots de chambre en glorifiant le travail bien fait. Peut-être aurait-elle exercé davantage de pouvoir sur les marins qu'elle ne subirait d'aplatissement dans ce gynécée de domestiques. D'ailleurs, y avait-il encore des pots de chambre dans cet endroit antédiluvien ? C'était bien possible.

« Vous serez en charge des appartements de Lady Philippa, poursuivit Bertha Stanfield. Sa chambre, son petit salon et son bureau. Petit déjeuner à 9 heures, thé à 5 heures, Katherine vous expliquera tout cela.

— Katherine ?

— Katherine est femme de chambre de Lady Philippa, elle aussi. »

Bon Dieu, se dit Maggie, cette femme avait deux employées rien que pour faire son lit et ouvrir ses rideaux le matin. *Et servir le thé. Me voilà bien.* La simple perspective de porter un plateau couvert de tasses, de soucoupes, de pots à lait et d'eau bouillante sans rien casser lui posait déjà problème.

Mais à quoi s'attendait-elle, lorsque le Dr Heady l'avait pressée de se présenter ? À se contenter de plier des draps au carré et de tapoter quelques coussins pour mériter un toit sur la tête et une assiette remplie ?

Elle observa un moment la gouvernante discourir sans plus rien entendre de ce qu'elle disait. Bertha Stanfield s'était perdue dans une digression généalogique – « Les

trois enfants sont au pensionnat. Sir Charles a dix-huit ans, il est à Eton. Alice et Victoria sont à Exeter... Sir Albert, le grand-père de Sir John... » —, une litanie de Sirs et de Ladies, de prénoms qui revenaient deux ou trois fois, et lorsqu'on en fut à la grand-tante ou elle ne savait qui du côté de Madame, Maggie commença à craindre qu'ils n'habitent tous ici. Un vrai bazar familial.

« À ce sujet, s'interrompt la gouvernante, nous n'utilisons pas les diminutifs, ni les surnoms. Je parle du personnel, évidemment. Ce serait faire preuve d'une familiarité... inadaptée à Sheperd House. »

Sortant d'une léthargie brumeuse, Maggie ouvrit des yeux ronds. De quoi parlait cette grosse femme devant elle ?

« Vous vous faites appeler... Maggie, poursuivit Bertha Stanfield après un rapide coup d'œil à sa fiche. Maggie est le diminutif de Margaret, n'est-ce pas ? »

Elle attendit, les sourcils perchés si haut qu'ils touchaient la racine de ses cheveux gris. *Qu'est-ce que... ?* Maggie reprit ses esprits.

« Euh, non. Martha. »

— Vraiment ? C'est peu commun. Usuellement, Maggie est employé pour Margaret. »

Maggie se mordit l'intérieur de la joue. Elle avait l'impression que son cerveau faisait de petites bulles sous son crâne. Sérieusement ? Fallait-il s'excuser ?

« Moi, c'est Martha, grinça-t-elle. »

— Vraiment ? répéta la gouvernante. Bien, bien. (Elle sembla un bref instant déroutée.) Nous avons déjà eu une Martha en cuisine, qui est partie à la retraite l'année dernière... Cela risquerait de désorienter le personnel... »

La gouvernante jeta un œil sur le portrait de Lady Philippa comme si elle y cherchait une approbation, puis se retourna vers Maggie avec le sourire allègre de quelqu'un s'apprêtant à commettre une transgression très osée.

« Eh bien, conservons Maggie, après tout ! »

Quelle modernité ! Quelle folie ! Maggie grimaça quelque chose qui ressemblait à un sourire mi-complice mi-reconnaissant, alors qu'en elle les derniers vestiges de dignité s'effondraient. Elle pensa à sa mère répétant à l'assesseur du bureau de vote de Folkestone : « Je m'appelle O'Neill, monsieur. Faulkner est le nom de mon époux, pas le mien. » Elizabeth campant sur ses positions et son patronyme, informant le pauvre homme dépassé par tant de fougue féministe que prendre le nom de son mari n'était qu'une tradition obsolète et pas une obligation légale.

Et voilà qu'à Maggie on faisait l'aumône de son prénom.

Bertha Stanfield s'était éclipsée, la laissant comme atrophiée sur sa chaise capitonnée.

Le mobilier paraissait aussi obéir à ce fameux fonctionnement edwardien au sein duquel la rigidité des apparences prévalait sur le bien-être de chacun. La bergère sur laquelle était assise Maggie semblait confortable, mais le dossier était aussi raide qu'un tuteur de rosier. Le petit salon de style néo-baroque était planté de meubles en bambou et rotin couverts de chintz aux motifs végétaux, les commodes et guéridons surchargés de compositions florales et de cadres photo. L'ensemble, d'une dominante bleu lilas, jaune vert et gris, était plutôt lumineux, féminin. Seule la cheminée massive, d'un noir laqué, déployait un manteau sombre.

Sous les tableaux accrochés les uns au-dessus des autres jusqu'au plafond – des portraits minuscules encadrés de dorures plus larges que la toile elle-même, une immense marine où les éléments se déchaînaient sur de pauvres petits bateaux et des fleurs, encore des fleurs –, les murs étaient d'un blanc crémeux, signe que la suie n'était plus une préoccupation. Maggie en conclut que la fée électricité s'était penchée sur ce caveau séculaire depuis belle lurette. Avec un peu de chance, il y avait même le tout-à-l'égout. Perdue dans ce monde fantastique, elle ne se rendait même pas compte de la naïveté de son raisonnement : on était en 1946, plus personne dans les maisons de classe moyenne à Folkestone ne s'éclairait à la bougie ni ne pissait dans un pot, pourquoi en aurait-il été autrement chez les rupins de Sheperd House ?

Tout à fait immobile mais les narines frémissantes, elle en était à tenter de définir le parfum qui flottait dans la pièce – du muguet et des roses, puisque les vases en étaient remplis, mais aussi l'odeur miellée de l'encaustique... – quand Lady Philippa Lyon-Thorpe entra dans son champ de vision, une apparition de soie vert amande, de porcelaine rose et de noir de jais.

Maggie se leva illico et saisit la main qu'on lui tendait. Cette femme était une princesse de cinéma, même toute la mauvaise foi roturière du monde n'aurait su dire le contraire. Une beauté lustrée au gant de satin, des yeux de tourmaline et un grain de peau aussi fin que de la poudre de fée. L'entrevue fut brève, Madame n'avait pas vocation à poser son noble fessier pour discuter le bout de gras avec la plèbe. On ne pouvait pas lui en vouloir : après toutes ces années à travailler à la conserverie, Maggie sentait encore probablement le poisson.

Par réflexe, elle cacha ses mains derrière son dos et observa les lèvres carmin lui signifier son embauche, puis s'enquérir de la santé du Dr Heady.

« Il va bien, s'entendit-elle répondre. Il est âgé mais c'est un homme robuste.

— Oh, magnifique », répliqua son hôtesse, souriante. Puis, passant joliment ses longs doigts dans l'onde de cheveux noirs qui affleurait ses épaules, elle posa *la* question, d'un air contrit : « Ainsi vous êtes veuve ?

— Oui, Madame.

— Seigneur, cette guerre nous a tellement pris... Mon époux volait jusqu'à Dieppe pour livrer des armes à la Résistance française, j'étais si inquiète. (Elle eut un geste léger de la main comme pour chasser ses angoisses.) Mais nous avons eu la chance qu'il revienne toujours. »

Oui mais non, mon mari, lui... voulut rectifier Maggie. Mais elle se demanda si le Dr Heady avait bien tout raconté au sujet de Will. Sans doute s'était-il contenté du minimum. Alors elle se tut.

Ainsi, quand Lady Philippa sortit aussi furtivement qu'elle était entrée, un sourire bienveillant sur ses lèvres parfaites, que Bertha Stanfield la reconduisit gentiment jusqu'à la porte, à un vol de mouette de la falaise, elle prit conscience qu'à leurs yeux compatissants elle était veuve de guerre – ce qui n'était pourtant pas plus honorable que la réalité.

Oh, ce n'était pas un mensonge, n'est-ce pas ? Juste une interprétation.

Photocomposition Belle Page
Achevé d'imprimer mars 2018
par CPI
pour le compte des éditions Calmann-Lévy
21, rue du Montparnasse – 75006 Paris



PAPIER À BASE DE
FIBRES CERTIFIÉES

**CALMANN
LÉVY** s'engage
pour l'environnement en réduisant
l'empreinte carbone de ses livres.
Celle de cet exemplaire est de :
500 g éq. CO₂
Rendez-vous sur
www.calmann-levy-durable.fr

N° d'éditeur : 6700368/01

N° d'imprimeur :

Dépôt légal : avril 2018

Imprimé en France.